

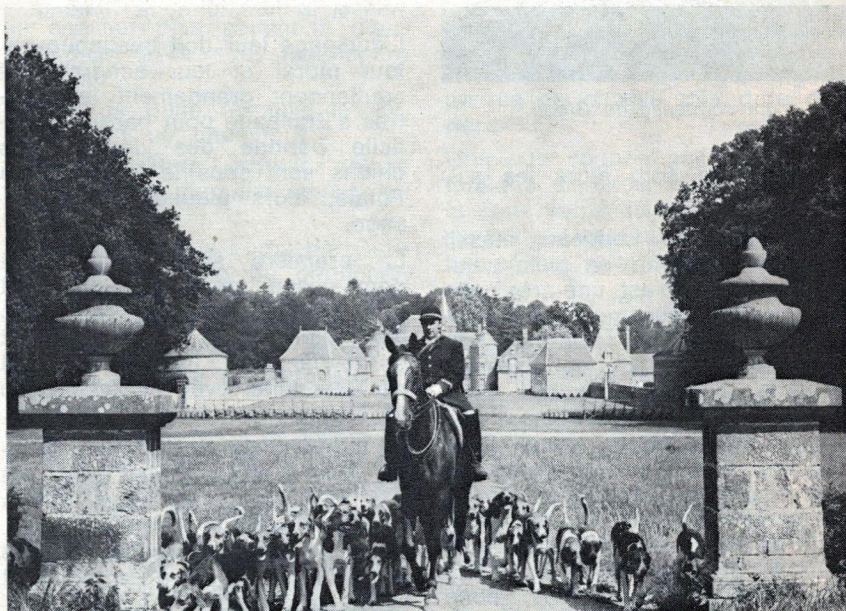
VENERIE

la chasse aux chiens courants



"VENERIE
AUJOURD'HUI"
paraît
le 15 décembre

un jeune équipage breton : la bourbansais



C'est en 1967 que le Comte et la Comtesse Régis de Lorgeril et la Comtesse de Gigou décidèrent, avec l'aide de quelques amis, M. et Mme Jean Leroux, Jean-François Ledoux auxquels se joignit très vite Hervé Le Drogo, de monter un équipage de Grande Vénerie.

L'entreprise, chacun le sait, n'est pas facile et le succès non assuré.

Il fallut d'abord se mettre en quête de chiens, car si Mme de Lorgeril en avait déjà une vingtaine dans son chenil, cela semblait insuffisant pour forcer un cerf ou un cochon.

Grâce à l'amabilité des uns et des autres, ils purent en acquérir auprès d'équipages amis. Différents lots provinrent du Piqu'avant Bourgonne, du Rallye l'Aumance et du Rallye Bretagne ; ajoutons à cela un lot de l'origine du Comte Claude Armand et deux chiens du Vautrait de M. Venière.

Soixante-dix chiens environ sont présents au chenil à la fin de l'année 1967, chenil situé dans le magnifique domaine de La Bourbansais qui va donner son nom à l'équipage.

Il est décidé, entre les deux maîtres d'équipage associés, que Madame de Lorgeril aura la responsabilité des chiens, tandis que Madame de Gigou avec sa longue expérience de veneur, s'occupera de la chasse et prendra le fouet de Maître d'Equipage pendant les laisser-courre.

Après les chiens, ou plutôt simultanément, se pose le problème des territoires de chasse. A l'exception de l'antique Brocéliande, aujourd'hui forêt de Paimpont, et où découple le Rallye Bretagne, la Bretagne ne possède plus de très grands massifs forestiers, la taille de ceux-ci étant comprise entre 3 000 et 5 000 ha, pas toujours très vifs en animaux. Au début de l'année 1968, les territoires propres



La comtesse de Gigou.

à l'Equipage sont alors les suivants :

- **La forêt de Loudéac**, massif d'environ 3 000 ha, en plein cœur de Bretagne ; c'est une très jolie forêt, malheureusement très difficile à chasser en raison de son vallonnement et du reboisement rendant un grand nombre d'encintes peu pénétrables aux chiens, sans parler d'une forte concentration d'ajoncs désagréables pour tous. De plus, la densité en grands animaux est extrêmement faible, à telle enseigne qu'il nous est arrivé de fouler toute une journée sans voir un pied, jeune ou vieux.

- **La forêt du Gâvre**, 30 km au nord de Nantes, d'une étendue de 5 000 ha, dans laquelle l'équipage partage les animaux avec l'Equipage de Boisfleury. C'est une forêt agréable, très bien percée, mais sans caractère et fatigante pour les chevaux en raison des innombrables fossés d'irrigation.

- **La forêt de Lanouée**, vaste massif privé où l'Equipage, grâce à l'amabilité de ses propriétaires, chasse régulièrement quelques cerfs. C'est une très jolie forêt, toute en longueur, ce qui donne lieu à des chasses se déroulant souvent en aller et retour.

- **La forêt de Cerisy**, près de Saint-Lô, territoire très agréable et dont les 2 000 ha recèlent une très grande quantité d'animaux.

Les éléments essentiels d'un équipage étant rassemblés, il s'agit alors de se mettre à l'œuvre. Il est décidé que les chiens seront principalement mis dans la voie du cerf, mais, en raison de leur origine et des animaux existants, ils tâteront également du cochon lorsque l'occasion s'en présen-

tera ; cela ne pourra de toute façon que les rendre plus mordants.

Et c'est ainsi que les forêts de l'Ouest voient arriver ce petit groupe de veneurs en tenue verte, parements verts et galons de vénerie, auxquels se sont joints quelques suiveurs en voiture dont la rareté n'a d'égale que la jeunesse, la fidélité et la ténacité.

L'équipage leur doit beaucoup car leur moral et leur acharnement soutiennent grandement les Maîtres d'Equipage pour passer la difficile période des débuts. Les chiens sont sous le fouet de La Futaie, alors piqueux de l'Equipage.

La première saison, ou plutôt demi-saison, deux animaux sont pris, une laie près de Vitré avec les chiens de M. Dieumegard et en février 1968, un cerf en forêt de Perseigne, avec l'Equipage de M. Nègre.

La seconde saison voit trois hallalis, dont le premier cerf pris seul par l'Equipage, les deux autres étant pris avec le Rallye Bretagne. Puis la saison suivante, quatre curées avec le Rallye Perseigne et le Rallye Bretagne.

En 1970-1971, sept animaux sont pris, mais toujours avec un équipage ami. Le démarrage semble très difficile, on peut heureusement constater une progression régulière dans le travail des chiens ; la persévérance des Maîtres d'Equipage et le soutien moral apportés par tous permettent de continuer.

La saison 1971-1972 voit huit animaux pris, dont trois cochons, et un cerf pris avec le Rallye Perseigne en forêt de la Coubre, près de Royan, où l'Equipage s'est déplacé sur l'invitation de M. Mercier, Maître d'Equipage du Rallye Saintonge. L'accueil extraordinaire reçu laisse à tous chaque année des souvenirs impérissables et nous laissons à un autre jour le soin de décrire certaines de ces journées de chasse, souvent mémorables.

C'est cette année-là, par ailleurs, qu'un nouveau piqueux, Michel Brunet dit Daguet, nous est arrivé du Poitou. Bien que très jeune, son sens de la chasse et son amour des chiens nous aideront beaucoup.

Avec la saison 1972-1973, les efforts de toute cette équipe, à laquelle s'est joint le Comte de Couëssin du Boisriou, veneur breton de longue date, trouvent enfin leur récompense. C'est l'année du démarrage de l'Equipage qui voit, avec seize hallalis, quasiment tous nos animaux pris. Les chiens chassent bien, ils sont devenus plus homogènes et très requérants. L'élevage commence d'autre part à prendre le relais.

Les saisons suivantes, bien que passionnantes, deviennent celles d'un équipage rodé, avec son lot de joies, de déceptions aussi, voire même parfois de découragement momentané lorsque les chiens, sans raison apparente, se mettent à ne faire que des bêtises ; mais ce sont là choses que tous connaissent.

En 1973-1974, nous avons dû malheureusement nous arrêter de chasser en raison de la fièvre aphteuse au mois de février. Cette dernière saison a vu arriver le quinze avril, alors que nous n'avions plus aucun cerf à courir, 14 ayant déjà été pris, ce qui formait la totalité de nos animaux. Précisons, que l'équipage ne chasse pratiquement que le samedi.

Voici en quelques lignes, l'histoire de ce jeune équipage breton. Son départ a pu paraître long, puisqu'il a fallu en fait cinq ans avant qu'il ne devienne véritablement adulte et puisse prendre régulièrement seul. Notons l'extrême dispersion de ses forêts, distantes, pour la plus proche, de 75 km du chenil, et parfois de plus de 100 km, mais qui a en contrepartie l'avantage de permettre à chacun à tour de rôle de chasser près de chez soi.

Il est de coutume, lors de la présentation d'un équipage, de décrire quelques chasses ; nous n'y faillirons pas, d'autant plus que nous avons eu la chance de connaître en 1973 une chasse exceptionnelle, que n'oublieront jamais ceux qui y étaient, et dont se souviendront même ceux qui n'avaient pu y être, tellement ils en ont entendu parlé et en avaient les oreilles rebattues. J'emprunterai la plus grande partie de ce récit à l'excellente narration qu'en a faite pour l'Equipage, notre ami Patrick Bouchié de Belle.

LA CHASSE DE COLISAN

Le bois de Colisan, d'environ 110 hectares, appartient au Maître d'Equipe et est situé à quelques kilomètres au nord de la forêt de Loudéac. Quinze jours avant la chasse qui nous occupe dans ce récit, quelques membres de l'Equipe chassaient la bécasse en ce lieu, l'animal, une troisième tête, bondit au milieu des chiens. Inutile de vous narrer leur étonnement et celui, encore plus grand, des bécassiers-veneurs.

Samedi 10 février 1973. — Temps couvert. Deux ou trois averses pendant la journée, Joël de Beau-regard, Catherine, Noël et Patrick de Belle avaient fait le bois à Loudéac, tandis que Daguet et le Maître d'Equipe se partageaient Colisan dans l'espoir d'une nouvelle rencontre...

Le cerf se tient dans la partie droite du bois lorsqu'on va de Langast à Moncontour.

Laisser-courre par la Comtesse de Gîgou.

Nous foulons pendant plus d'une heure avec les rapprocheurs. Ce damné cerf est pourtant là ! Camaro et Lusignan en refont à plusieurs reprises, de plus nous trouvons ses fumées et son pied de la nuit. Pourtant, impossible de le mettre debout !

Ne voulant pas perdre de temps, nous décidons d'attaquer de meute à mort et donnons le reste des chiens.

A 13 h 55, c'est le formidable récri du lancer.

Le cerf se fait battre un instant sous bois, où on peut le juger bonne troisième tête avec un splendide corsage. Il simule un débûché vers le massif de Loudéac, débûché que tout le monde attendait, persuadé que la chasse se déroulerait ensuite dans cette forêt ; mais l'animal revient aussitôt sous les arbres pour sauter la petite route et passer dans l'autre partie du bois. Les chiens sont à quelques minutes derrière, emmenés par Rafale.

L'animal prend alors un parti et débûche, le vent dans le nez, pour sauter la N.168. Bref défaut au sortir des landes de Phanton dans un champ où l'on vient d'épandre du purin. Notre cerf peut alors se forlanger et conservera près

d'une heure d'avance jusqu'au relancer en forêt de Lorge.

Après ce défaut occasionné par les impératifs de l'agriculture, la chasse passe sous le bourg de Plémy et entre dans les landes des Salles. Notre cerf y fait une grande boucle et nous pensons qu'il s'est remis dans ce territoire accidenté et couvert de landiers. Un relancé permettrait aux chiens de chasser plus gaiement, d'autant plus qu'ils sont maintenant en défaut.

Patrick de Belle retrouve le volcel'est sur un chemin.

Jusqu'en forêt de Lorge, les chiens vont chasser magnifiquement, en paquet.

La chasse entre à Lorge par Caribet ; tout au long du débûcher, le cerf a mis les chiens en difficulté en prenant le goudron et les chemins, obligeant à intervenir souvent pour les remettre sur un volcel'est.

Quand nous arrivons en lisière de la forêt de Lorge, après avoir fait à cheval une véritable « chasse au clocher », nous guidant à l'oreille sur les récries que l'on entendait très au loin, ou encore parfois au volcel'est de nos chiens sur un chemin ou dans un champ, nous poussons un soupir de soulagement, pensant que l'animal rentrant en forêt va y rester et se faire chasser d'une manière un peu plus orthodoxe si l'on peut dire. D'autant plus qu'avant de rembucher, l'animal a rusé et que nous arrivons en plein défaut.

Daguet fait les grands devants, et c'est bientôt le récri reconfortant du relancé. Nous pensions après le parcours déjà fait, et en raison de la vitesse avec laquelle nous étions arrivés à Lorge, retrouver un animal accusant déjà un peu de chasse. Pensez-vous ! Nous le voyons au relancé partir allègrement d'un trot tranquille et léger sur une ligne, apparemment insouciant des chiens sur sa voie à deux cents mètres de là, comme s'il n'avait pas déjà plus de deux heures de chasse très dure derrière lui.

Une vue sonnée sur la route à quelque distance, nous ramène à la dure réalité du moment, et nous repartons, espérant toujours que cet animal voudra rester en forêt.

Las ! Il nous faut bientôt déchanter, la forêt n'est très vite qu'un souvenir. Notre cerf pèlerin, comme son pied très usé nous l'a appris, a repris les champs et file sur Plaintel en longeant la N.778 pour la sauter dans les maisons de ce bourg.

Dans les buttes au-dessus du village, les chiens ont beaucoup de mal à se frayer un passage dans la lande. Après Saint-Brandan, les chiens tombent en défaut, ce qui nous permet à nouveau de les rejoindre, mais nous laisse à peine le temps de souffler car on retrouve son pied sur la route de Quintin à Saint-Brieuc, qui prend ici la forme d'une large rocade encaissée dans une gigantesque tranchée.



L'animal a pris le bas-côté sur plusieurs centaines de mètres, sans se soucier de la circulation très intense ce samedi soir.

Après une succession de doubles qui marque le désarroi de notre cerf et sa fatigue, naviguant le long des jardinets, nous rencontrons une brave femme qui nous dit avoir vu « un cerf tout jaune, pareil qu'une biche, même qu'il était devant les chiens ! » Ah ?... La voie semble revenir à la grande route. La plupart d'entre nous sont d'ailleurs maintenant à pied pour aider les chiens à la démêler et l'on sent la fin approcher. Malheureusement, il fait alors nuit noire ; les chiens dévalent soudain le remblai et se retrouvent sur le goudron où trois d'entre eux sont aussitôt bousculés par les voitures.

La mort dans l'âme nous décidons d'arrêter, convaincus cependant que notre animal n'est pas très loin.

Nous trouvons à proximité une ferme hospitalière, dans le garage de laquelle nous pouvons mettre les chiens, qui, signalons-le, malgré le très grand parcours, sont presque là au complet ; nous nous installons grelottants dans la paille, tenant nos chevaux en bride et attendant de pouvoir rentrer.

Il est près de minuit quand tout rentre dans l'ordre, et que nous pouvons nous asseoir à la table, toujours accueillante, du Maître d'Equipe.

Nous estimons que ce cerf a parcouru 45 km de débouché. Quant à nous, n'en parlons pas ; ceux qui connaissent la Bretagne, savent qu'une route sur deux, aux carrefours, se termine en cul-de-sac dans une ferme et je vous laisse imaginer le nombre de demi-tours que nous avons dû ainsi faire, pestant et râlant, pour essayer de suivre nos chiens.

Le bon vin n'a guère besoin de nous soutenir et, peu à peu, une idée que tous gardaient secrète, traverse la table aux trousses du fromage...

— Demain, nous pourrions aller jeter un coup d'œil sur ce cerf, histoire de voir...

— Avec des chiens ou sans chiens ?...

Au dessert, la décision est prise : rendez-vous demain matin avec une douzaine de chiens, dans l'es-



prit des veneurs de loup d'autrefois, brisant le soir pour reprendre au petit matin.

Dimanche 11 février 1973. — Comme par enchantement, tout le monde est là ! Daguet retrouve le volcel'est et nous voyons l'animal passer la rocade où nous arrêtions les chiens la veille.

Le pied rentre dans un chemin creux ; sans chevaux, nous faisons de même, le cœur battant. Tout à coup, à moins de cent mètres de la route, le cerf s'arrache du fourré. Il semble à peine pouvoir se lever et à son attitude, Daguet se précipite pour chercher son couteau, persuadé que les abois ne tarderont pas.

Il est onze heures. Il repasse la grande route et nous mettons Piriac sur une voie saignante, puis nous donnons les chiens dès que l'animal s'est éloigné suffisamment du goudron.

Précisons ici que tous les chiens présents avaient fait toute la chasse de la veille.

Nous voilà à pied, Daguet, Patrick de Belle et moi-même, et nous passons le Gouet sur un pont de fortune. Nous avons le vent et entendons un relancé dans un boqueteau près du Château de Crehan. Après avoir souffert quelques kilomètres dans les labours, nous réussissons à remonter en voiture près de Plaine Haute.

Le cerf refuse la route joignant Plaine Haute à la N.790, puis se décide à la passer pour descendre dans la vallée du Gouet. Les chiens le maintiennent et le suivent sur les pentes escarpées, jusqu'au torrent.

Tandis que les chiens chassent au bord de l'eau, nous faisons le tour par Saint-Julien, où nous n'entendons plus le moindre récri. Revenant au dernier passage de route, nous retrouvons les chiens, le fouet sur le rein et l'air goguenard.

Que s'est-il passé ? Il est difficile de le savoir, mais la plupart des veneurs présents s'accordent à penser qu'ils ont noyé leur cerf...

Le volcel'est nous amène à un rocher en surplomb au pied duquel nous découvrons les traces d'une chute. Le torrent encombré de rocs énormes et de souches est à 50 pas, violent, et au dire des gens de la région, les animaux qui y tombent n'en sortent pas. Pendant plus de trois heures, recherches et retours resteront infructueux.

C'est peut-être mieux ainsi : place maintenant à la légende. Elle saura longtemps nous faire souvenir d'un cerf chassé qui se métamorphosa en torrent.

Nous retraits, perplexes, vers 17 heures, le parcours total estimé à 60 km.

R. H. ■